

Détenus de guerre

de Nada MERHI

Nabeel Chehwane veut croire que son mari est toujours vivant

Le sort de milliers de Libanais – et de ressortissants arabes – disparus durant la guerre civile et la période qui l'a suivie sous la tutelle syrienne au Liban reste inconnu. Pour que ce dossier vieux de plus de trente ans ne reste pas occulté et relégué aux oubliettes, « L'Orient-Le Jour » relate chaque semaine le témoignage d'un parent en quête de la vérité sur le sort d'un disparu.

Kozhaya Farid Chehwane avait 28 ans le jour où il a été enlevé en ce funeste mardi 12 juillet 1980. Le jeune homme était marié et père de quatre enfants, un garçon de quatre ans et trois filles âgées respectivement de trois et deux ans et de quatorze mois. « Kozhaya a été enlevé sur les lieux de son travail à l'usine de Selaata, raconte son épouse, Nabeel. Mon frère, qui travaillait lui aussi à l'usine, m'avait dit que des agents des services de renseignements syriens l'avaient appelé et demandé à le voir. Kozhaya a fait part de ce coup de fil au directeur de l'usine qui lui avait demandé de les rencontrer. Ce dernier avait cru qu'ils étaient venus réclamer, comme à l'accoutumée, des sacs de sable pour les barricades. Deux hommes attendaient Kozhaya. Ils l'ont emmené directement à leur poste à Chekka. »



Kozhaya Farid Chehwane avait 28 ans et une famille de quatre enfants lorsqu'il a été enlevé en 1980.

On me disait qu'il est transféré à Mazzé après chaque interrogatoire. Je faisais les va-et-vient entre les deux endroits sans réussir à voir Kozhaya. » Pendant près de trois longues décennies, Nabeel Chehwane est resté sans aucune nouvelle de son mari. Il y a quelques années pourtant, « j'ai su par un ancien détenu qu'en 1997, Kozhaya était à la prison de Saydnaya ». « Il y a près de trois mois, j'ai reçu des informations selon lesquelles il serait encore vivant et détenu à la prison de Adra, confinement 142. J'ignore si ces informations sont justes. J'aimerais le croire. »

laissez-passer qui lui a permis de s'entretenir avec Kozhaya « quinze minutes ». « Il m'avait confié qu'il ignorait la raison de son arrestation et que c'était la volonté de Dieu, que rappelle-t-elle d'une voix amère. À la fin de la visite, je lui ai tendu le peu d'argent que je possédais et quelques paquets de cigarettes, en lui promettant de revenir. » Nabeel Chehwane ne se doutait toutefois pas qu'il s'agissait de sa dernière rencontre avec Kozhaya. « Lorsque j'ai demandé une nouvelle autorisation de visite, on m'avait expliqué qu'à partir de la deuxième rencontre, une « deuxième lettre » était requise, indique-t-elle. Plus de trente ans plus tard, je n'ai pas encore compris de quoi il s'agissait. »

Nabeel Chehwane, qui souffre de plusieurs maladies « causées par la souffrance que je continue à endurer », aime à croire que Kozhaya est toujours vivant. « L'idée qu'il soit mort ne m'a jamais effleurée, assure-t-elle. Je sens qu'il est toujours vivant et qu'un jour je vais lui ouvrir la porte. J'espère ne pas avoir tort. » À l'instar de plusieurs dizaines de familles qui campent depuis le 11 avril 2005 dans le jardin Gibran Khalil Gibran au centre-ville de Beyrouth, Nabeel Chehwane déplore l'atmosphère observée au niveau du dossier des détenus en Syrie. Elle conclut : « Le gouvernement et les responsables libanais ne font rien pour le résoudre. Mon mari était partisan Kata'eb, mais le parti n'a jamais cherché à avoir de ses nouvelles ou à s'enquérir de la situation dans laquelle vivait sa famille. Notre chef de l'État a promis dans son discours d'investiture de faire de ce dossier une priorité. À ce jour, il n'a entrepris aucune action en ce sens. Nos dirigeants continuent à se servir du dossier à des fins politiques. Qu'ils cessent leurs manipulations, nous avons assez de leurs duperies ! »

« Quelqu'un l'a dénoncé. C'est une question de quelques jours et votre mari sera libéré », m'avait-il dit, me conseillant de revenir dans trois jours. » L'épouse suit le conseil. « Trois jours plus tard, je me rends de nouveau au poste de Chekka, indique-t-elle. On m'y accueille en m'annonçant que Kozhaya a été transporté à Chtaura. Je m'y rends, mais on m'interdit de le rencontrer. Je vais à Anjar où on me déclare que mon mari a été transféré à Damas. » Trois mois et demi plus tard, Nabeel Chehwane reçoit les premières informations concernant son époux. « J'ai su qu'il était détenu à la prison de Mazzé, révèle-t-elle. J'ai réussi à me procurer une autorisation de visite. » Un

Pour que le printemps arabe n'oublie pas les femmes

Conférence Le cinquième Forum de la femme arabe (NAWF), qui a débuté hier et se poursuit aujourd'hui à Beyrouth, a consacré cette année ses travaux aux révolutions arabes et à leur impact sur les revendications relatives aux droits des femmes.

« La femme est un partenaire dans les révolutions, nous espérons qu'elle sera un partenaire dans les profits qui en seront tirés. » Ces mots du ministre des Affaires sociales, Wael Bou Faour, prononcés au cours de la séance inaugurale du NAWF dont il est le parrain, donnent le ton de cette édition 2012 du congrès. « J'espère que le printemps arabe ne sera pas un automne pour la femme arabe, a-t-il poursuivi. Des révolutions dirigées contre l'injustice et pour l'égalité ne peuvent se limiter à rechercher des avantages politiques, mais doivent privilégier l'égalité entre l'homme et la femme. »

Au cours de la séance d'inauguration, de nombreuses personnalités étaient présentes. La députée Bahia Hariri, présidente d'honneur du forum, a exprimé son souhait que le printemps arabe « rassemble tout le monde dans le cadre d'une identité moderne ». L'ambassadeur de France Denis Pietton a rappelé le soutien de son pays à l'unité du Liban, sa stabilité, sa souveraineté et son indépendance. « Cette mission ne peut être menée à terme que si les droits fondamentaux sont respectés et si l'égalité juridique, sociale et économique entre les femmes et les hommes libanais est pleinement reconnue », a-t-il ajouté. Enfin, Nadine Abou Zaki, fondatrice et présidente exécutive du Forum de la femme arabe, a annoncé qu'une marche aura lieu aujourd'hui pour réclamer les droits de la femme, sous le titre de « Sawa Sawa ». Le forum est organisé par le groupe « al-Itkissad wal-Aamnal » et le magazine *al-Hasna'*.



Nadine Abou Zaki, fondatrice et présidente exécutive du Forum de la femme arabe, prononçant son allocution à la séance inaugurale de la cinquième édition de NAWF.

« Et maintenant on va où ? » La première session de cette cinquième édition de NAWF a été consacrée à la période qui a suivi le printemps arabe. Nabila Hamza, fondatrice et présidente de la Fondation pour le Futur (FFF - Fondation pour l'avenir), a rendu hommage à la femme arabe qui a été dans les premiers rangs de ces révo-

lutions dans des pays comme le Yémen, la Tunisie, l'Égypte, la Libye et la Syrie, « rompant ainsi avec les traditions ». Mais cette année écoulée n'a pas été sans susciter des sentiments contradictoires, notamment chez la femme, a-t-elle estimé. Elle a expliqué dans ce cadre que la femme se sentait parfois optimiste « parce qu'elle espérait vraiment un changement qui mettrait un terme à l'injustice et à l'inégalité des sexes », et à « une vraie consécration de l'État de droit ». « La femme ressent la déception, parce que la révolution a été confisquée, a ajouté Nabila Hamza. Et c'est la femme arabe qui a payé le prix fort, parce que nous constatons une nette régression des droits mitigés que la femme a acquis. »

Pour Bothaina Kamel, militante égyptienne, présentatrice de nouvelles télévisées et candidate aux prochaines élections présidentielles, « la révolution en Égypte vient de commencer ». « Jusqu'à présent, notre révolution n'a réussi à réaliser aucune revendication, ni la dignité ni l'équité sociale, a-t-elle poursuivi. Toutes les forces émergentes qui ont appelé et participé à la révolution n'ont rien acquis à ce jour. Et cela s'applique tant à la femme qu'aux jeunes. » Bothaina Kamel a ainsi indiqué qu'en Égypte des procès militaires sont intentés contre les civils et les femmes sont victimes d'agression et de violence.

Quant à Farida Allaghi, activiste libyenne en faveur des droits de l'homme et experte dans le développement humain, elle a affirmé qu'il est encore tôt de juger l'impact des révolutions. « Comment peut-on, en Libye, après quarante-deux années d'injustice, de peur, de violence, de pauvreté, etc. s'attendre à tout changer en l'espace d'un jour ? » s'est demandé cette femme qui confie avoir milité quarante ans durant contre le régime dictatorial libyen, « mais en dehors de son pays ». « Il est impossible de simplifier la révolution et de dire qu'elle bouleversera les critères de pensée, de culture et

d'éducation qui sont ancrés depuis plusieurs décennies en peu de temps », a-t-elle ajouté. Moussa Wehbe, professeur de philosophie et consultant au magazine *al-Hasna'*, a enfin souligné que le fossé qui existe entre la rue et l'élite est dû « à l'élite elle-même ». « Les élites sont des êtres qui se mettent au service de pouvoirs en exercice ou futurs, a-t-il constaté. Ce sont des suiviteurs. C'est la raison pour laquelle la rue est plus efficace. Si l'élite veut être efficace, elle doit être en relation avec la rue. »

Est-Ouest : deux visions qui se croisent

L'une des sessions a été consacrée aux changements survenus en Occident au niveau de l'image du monde arabe, et de la femme arabe en particulier. La philosophe et historienne française Geneviève Fraisse a noté les commentaires formulés en France sur les femmes arabes, considérées comme combattives et courageuses face au risque. Mais, selon elle, cela n'est pas toujours suffisant, il leur faut des circonstances favorables pour récolter les fruits de leurs efforts après l'étape révolutionnaire. La journaliste Anwa Damon, correspondante de CNN à Beyrouth, a beau-

coup insisté sur l'héroïsme de la femme syrienne au cours des troubles actuels dans ce pays. L'une d'elles lui a dit : « Si les hommes croient qu'ils peuvent mener cette révolution sans nous et qu'ils nous laisseront de côté après la fin du soulèvement, ils se trompent beaucoup. » La journaliste Octavia Nasr a exprimé sa conviction que l'Occident a perçu une image de la femme arabe radicalement différente de celle qu'il en avait auparavant. « Il a compris que sa lutte est une question d'humanité et de droit à l'existence », a-t-elle ajouté. François Zabbal, de l'Institut du monde arabe à Paris, a souligné la propension des commentateurs à déplorer l'effet des révolutions arabes, qu'ils jugent par ailleurs favorablement, sur les droits des femmes. « Or il n'y a pas un seul modèle de démocratie, les pays arabes mettent en place quelque chose de spécifique qui devra se développer avec le temps », a-t-il dit.

Médias sociaux ou traditionnels ?

Une autre session a porté sur le rôle des médias sociaux dans les révolutions. Le débat s'est étendu au public. Alors que Mariam el-Bassam, rédactrice en chef des informations à la New TV, a vivement défendu le rôle prépondérant des médias traditionnels, qui deviennent de véritables fers de lance au cours des révolutions actuelles, Nadia el-Sakkaf, journaliste yéménite, et Lamees Dhafif, journaliste bahréine en exil, ont fait valoir le fait que des sites tels que Twitter et Facebook sont de réels exutoires pour des populations en mal de liberté. Le débat houleux qui a suivi a porté sur le degré d'indépendance des médias traditionnels et le degré de fiabilité des nouveaux médias. Enfin, Leila Serhan, directrice de Microsoft Liban, a souligné que malgré les risques rencontrés sur Internet – comme les fausses identités –, il fallait se diriger sans peur vers les nouvelles technologies.

Opinion

Printemps arabe en Orient et présidentielles en Occident

Verticalité patriarcale et horizontalité démocratique

Beaucoup d'articles ont été publiés en ce premier anniversaire du printemps arabe dont on ne connaît toujours pas l'issue mais qui semble s'achever, du moins dans les pays où il s'est accompli (Tunisie, Égypte, Libye, Yémen), soit vers un retour culturel et politique d'une mouvance nationaliste islamique modérée, soit vers la reprise en main du pouvoir par l'armée après la chute des anciens régimes dictatoriaux laïques. Cela avait d'ailleurs été déjà le cas, comme il l'est toujours d'une certaine manière aujourd'hui, dans la Turquie redevenue brusquement nationaliste, après le vote récent de la loi sur la négation des génocides par le Parlement français, ce qui l'éloigne un peu plus d'une improbable adhésion prochaine à l'Union européenne. La Turquie étant passée, en un siècle, de l'Empire ottoman religieux et ethico-linguistique à la république militaire et laïque de Kemal Atatürk, à la résurgence de la mouvance islamiste radicale il y a une trentaine d'années, devenue modérée il y a un peu plus de cinq ans.

Si l'on observe par ailleurs l'évolution sur plus de deux siècles de la société occidentale, on constate que le passage graduel du pouvoir à la société civile organisée en multipartisme démocratique et la reconnaissance des libertés individuelles se sont effectués au détriment de la société patriarcale, dans ses deux composantes communautaire et familiale. Ce démantèlement de la structure patriarcale a accompagné le passage d'une

économie de type primaire (agriculteur) à une économie de type secondaire (industrie) et tertiaire (services). La révolution marxiste n'a pu d'ailleurs s'accomplir, par défaut, que dans les pays qui n'avaient pas connu la révolution industrielle, alors qu'elle ne leur était pas destinée. Le libéralisme économique impose le libéralisme politique comme c'est le cas aujourd'hui des pays émergents, notamment ceux qui étaient encore hier des empires communistes (Chine, Russie) et qui doivent, pour des considérations de mobilité, de communication, de circulation et de compétitivité développer les libertés individuelles indispensables à la libre entreprise.

Parallèlement, la mise à mal des systèmes économiques et les crises financières dysfunctionnelles et structurelles peuvent entraîner un repli archaïque identitaire, y compris dans les démocraties les plus développées (montée du nationalisme en Occident, tant aux États-Unis qu'en Europe occidentale). On a tendance à beaucoup moins partager quand on se sent menacé. Ainsi, en période de crise, une entité humaine, quelle qu'elle soit, éprouve le besoin de ressouder sa cohésion en mettant en avant le lien culturel d'identification provisoire, qui durant cette période précise la fonde. Le processus identitaire de construction ou de déconstruction, étant en perpétuelle négociation, selon la capacité de mobilisation du paramètre invoqué et l'intensité circonstancielle des paramètres identitaires entre

J'ai oublié d'écrire

Comme l'aboulie dont le va-et-vient de pensées s'entrechoquent dans les méninges, je suis resté coi devant ce mauvais film qui défile devant moi. Tant d'inépuables débitées en rafales l'espace de quelques minutes m'ont laissé paotais. Sommes-nous au Liban ou dans quelque république bananière, s'il y en a encore ? D'un seul coup, la benne à ordures a déversé son trop-plein, le diesel rouge qu'en vain j'ai recherché, m'étant fait de mieux fait refluer du vert à sa place ; l'électricité qui vient sans venir, allant engrosser les poches du prestataire du coin en maugréant, alors que j'aurais de tout cœur, avec mon plus beau sourire, réglé sans broncher la facture de l'État, pauvre miséreux en comparaison.

Puis ce violent appel aux manifestations de rue, les doigts levés en sept qui, il faut le souligner m'en a bouché un coin, quand on sait que c'est précisément les alliés du sept qui ne payent pas l'électricité, les taxes et la TVA, que la jungle qu'ils se sont aménagée est un État dans l'État, les commerçants et autres importateurs réglés pourront écrire des chapitres là-dessus.

Tant de rancœur, de haine à peine déguisée, de jalousies ravalées, peuvent-elles se condenser en une personne censée être un meneur d'hommes ? J'en ai marre de faire revivre le passé, de comparer avec ceux qui ne sont plus, passés maîtres dans l'art des duels à fleurets mouchetés, tombant rarement dans l'excès, maniant le verbe avec circonspection, évitant toujours d'atteindre le point de non-retour.

Il pleut...

Comme l'aboulie dont le va-et-vient de pensées s'entrechoquent dans les méninges, je suis resté coi devant ce mauvais film qui défile devant moi. Tant d'inépuables débitées en rafales l'espace de quelques minutes m'ont laissé paotais. Sommes-nous au Liban ou dans quelque république bananière, s'il y en a encore ? D'un seul coup, la benne à ordures a déversé son trop-plein, le diesel rouge qu'en vain j'ai recherché, m'étant fait de mieux fait refluer du vert à sa place ; l'électricité qui vient sans venir, allant engrosser les poches du prestataire du coin en maugréant, alors que j'aurais de tout cœur, avec mon plus beau sourire, réglé sans broncher la facture de l'État, pauvre miséreux en comparaison.

Bahjat RIZK

Georges TYAN

Éliane ZEENNY-KHAYAT